

## **Michel Dallaire** **Dans ma grande maison folle**

Numéro 79, novembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

(1994). Michel Dallaire : dans ma grande maison folle. *Liaison*, (79), 33–33.

A V A N T - P R E M I È R E

# MICHEL DALLAIRE

DANS MA GRANDE MAISON FOLLE

Extraits d'une nouvelle intitulée «Comme un vieux bout de film»  
tirée du recueil *Dans ma grande maison folle*,  
à paraître aux éditions Prise de parole.



Photo : Louise Rochon

(...) Par une journée d'hiver, une équipe de tournage se rend dans son pays.

Sous son chapeau de cow-boy, on aperçoit l'usure et les vérités qui habitent son personnage, une ride qui en dit long et l'aventure qui perce le froid comme une lame. Les lèvres gercées et les souvenirs incrustés dans sa mémoire.

Quelqu'un lui demande si les gens comme lui ne représentent pas une espèce en voie de disparition.

«Bullshit !» lance-t-il avec un sourire en coin, sûr de ne pas rater la cible.

Il s'acroche aux mailles de son époque.

Des éclairagistes s'agrippent aux branches des arbres.

Un feu brûle dans la nuit du cow-boy.

Au loin, on entend rouler une locomotive, aperçoit des plans de coupe de Henry Fonda dans *My Name is Nobody*.

Un homme contre mille et les hennissements de chevaux qui s'approchent à un train d'enfer.

Le technicien de son lui demande s'il a le courage de poursuivre.

Le cow-boy cherche des mots simples. Il fixe l'objectif, enfourche sa monture et file comme un kamikase, fusillé par les projecteurs. Aveuglé et confiant.

Devant lui, la nuit hypnotique à perte de vue. Le bruit de fers à cheval, le visage fouetté par le vent et les larmes aux yeux. Les lueurs d'une époque que chatouille l'ivresse de l'animal affolé, l'insouciance de la fuite. Ou du retour.

Son regard d'acier braque le noir où ciel et terre se confondent. Les dents serrées sur une colère qui le dévore depuis l'enfance. Les questions délicates. Les temps malaxés, chaotiques. Et le pur plaisir d'imaginer un refrain qui lui brûle les lèvres, respire le grand air, prend son envolée. Simple et poignant. Maître du silence. Puissant, intemporel et libre comme le fou rire qui pardonne tout.

Le train s'éloigne

La plainte d'un dobro égratigne le ciel indigo.

Fondu enchaîné.

Un berger allemand hurle à pleins poumons. Surréal dans une nuit d'encre où dansent les aurores boréales.

De plus en plus, les propos se bousculent comme une suite d'aveux que le grand angle déforme. Quelques images disloquées du passé coulées dans un scénario qui se laisse bercer par un air fragile que fredonnait autrefois la mère du cow-boy.

\* \* \*

Dans une autre vie, le cow-boy se promène dans son époque en camion en écoutant Gene Autry.

Son camion prend souvent des tournants sans l'avertir.

L'innocence s'éloigne dans le rétroviseur.

Une guitare d'antan braille à la radio et il sent tout le poids de son coin de pays de slague tressée autour des habitants qui attendent la fin de semaine pour venir l'entendre cracher leur venin dans le micro de la taverne locale.

L'insomnie le gagne. Il roule en fredonnant un air qui lui vient de nulle part, fait confiance à sa plus récente ivresse.

Des paroles se bousculent, s'égarent, lui reviennent incohérentes.

Il ferme les yeux, se souvient d'un baiser.

Le jour baisse.

Le décor bascule.

De plus en plus, le cow-boy écrit des musiques qu'il traîne dans ses bagages comme des photos de famille, comme une poignée de solitude. Un chagrin muet.

Il s'ennuie de celle qu'il a toujours voulue, se dit qu'il écrira une chanson pour elle. Un jour. Avec plein de violoncelles et de tendresse. (...)